

Que penser...

...de l'enseignement de la bataille de l'Escalade (et de l'histoire en général) ?

Olivier Maulini, Manuel Perrenoud & Myriam Radhouane

Université de Genève

Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

Laboratoire Innovation Formation Education (LIFE)

2020

La série « Que penser... ? » s'adresse à des personnes intéressées par les questions pédagogiques hors du cercle des professionnels. Chaque thème est traité à l'occasion d'une demande formulée par un.e journaliste ou un autre relais d'opinion, et sous la forme d'un texte bref répondant à quelques questions clefs. L'intention de la série est de résumer les résultats de la recherche en conciliant complexité des enjeux et simplicité du propos.

La fête et le récit de l'Escalade : un rendez-vous pédagogique genevois

La population et les écoles de Genève fêtent chaque année l'*Escalade*, en souvenir de la bataille remportée par les citoyens de la ville contre les troupes du Duc Charles-Emmanuel 1^{er} de Savoie dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602. En écho à près d'un siècle de Guerres de Religion, des différends idéologiques mais aussi politiques, économiques et territoriaux ont régulièrement ressurgi entre la cité calviniste (protestante) et son ex pouvoir de tutelle (catholique). Le Duc envoie du coup trois cents hommes armés et équipés d'échelles escalader les murailles de la République, dans le double espoir d'en faire sa capitale et d'y réintroduire la foi catholique. D'après la mémoire locale, l'assaillant attaque en traître, mais il est repoussé par de courageux Genevois qui le précipitent au bas des fortifications et lui infligent une piteuse défaite. Les morts se comptent par dizaines, mais à l'avantage des défenseurs qui exécutent au passage 13 ou 14 prisonniers. Parmi les héros locaux plus ou moins légendaires, Madame Royaume aurait jeté sa marmite de soupe brûlante sur un fantassin posté sous ses fenêtres. Pour les historiens, Genève sort renforcée de cet épisode sanglant, parce que des cantons suisses sont venus à son aide et qu'un traité de paix signé en 1603 (ré)affirme son indépendance. Les événements ici résumés sont rappelés chaque année depuis lors, et ils sont aujourd'hui célébrés sous différentes formes : un cortège historique de 800 figurants ; une célébration œcuménique dans la cathédrale ; des chants patriotiques dont le plus ancien attribue la victoire genevoise à « Celui qui est là-haut » (*Cé qu'è lainô*) ; la dégustation de marmites en chocolat brisées en entonnant la devise (en famille, à l'école ou entre collègues) « Et qu'ainsi périssent les ennemis de la République » ; l'organisation de soupes populaires et de visites de la vieille ville au son de fifres et de tambours défilant au pas cadencé. Au fil du temps, des mascarades, des concours de déguisements, des chants d'enfants tendant leur crousille aux adultes et même une course pédestre de plusieurs milliers d'athlètes amateurs et d'élite se sont ajoutés au programme des festivités. Quand vient le mois de décembre, les écoles impliquent les élèves dans la préparation de ce grand rituel populaire : construction de marmites ou d'objets d'époque en carton, rappel plus ou moins fidèle du récit, étude de couplets du *Cé qu'è lainô* ou du nom des légumes à mettre dans la soupe, préparation de costumes (parfois de bals masqués), sessions d'entraînement pour la course à pieds. Tout peut contribuer à célébrer la victoire genevoise. Le rendez-vous est patriotique mais aussi pédagogique, puisqu'il peut toucher presque toutes les disciplines (histoire, langues, arts visuels, musique, éducation physique, etc.) et tisser des liens entre l'instruction publique, les familles et le reste de la population. Comme la Suisse avec

Guillaume Tell, la France avec Jeanne d'Arc ou Cuba avec Che Guevara, Genève invoque sa Mère Royaume pour exalter un passé plus ou moins mythique, mais qui l'aide aujourd'hui à se rassembler. Des milliers de travailleurs français traversent quotidiennement la frontière pour se mêler à leurs collègues genevois, mais les partisans de la « préférence cantonale » mettent volontiers l'héroïne en scène sur leurs affiches. Si de vraies leçons d'histoire peuvent aussi jalonner la commémoration, elle reste avant tout un moment folklorique, festif, convivial, durant lequel la vie de la Cité et celle de l'école ne font qu'un.

Entretenir ou interroger les traditions ?

Quelle est la part de l'histoire (édifiante) et celle de la tradition (unifiante) dans le jubilé annuel ? Les enseignantes et enseignants genevois ont à leur disposition de nombreuses ressources pour aborder l'Escalade, désormais inscrite au registre des « fêtes civiles et populaires » dans un moyen d'enseignement local consacré à l'étude du fait religieux. Dans un canton attaché au principe de laïcité, le thème est suggéré pour répondre aux objectifs du Plan d'études romand dans un domaine des sciences humaines et sociales (histoire, géographie, citoyenneté) englobant et sécularisant ainsi l'étude de croyances. Plusieurs plateformes électroniques mettent à disposition des matériaux (audiovisuels et textuels), des séquences structurées par une démarche d'enquête conforme au programme scolaire, des notices terminologiques explicitant les savoirs visés, etc. Les pratiques peuvent s'inspirer de ce matériel, mais aussi varier à partir de là. Sont particulièrement valorisées les visites aux musées de la ville et les promenades sur les dits « lieux de mémoire de l'Escalade », le tout préparé en amont par un travail de contextualisation, puis étayé par des documents à compléter en cours de déplacement, extraits de dossiers pédagogiques mis à disposition par les services didactiques et/ou de médiation culturelle compétents. Les élèves sont ainsi amenés à observer des armures, des échelles, des monuments et des plaques commémoratives ; à déchiffrer des inscriptions évoquant les héros aux différentes portes de la vieille ville ; à identifier des matériaux de construction de certains bâtiments ; à nommer des monuments et des lieux ; à tracer le parcours effectué sur une carte. Les activités peuvent inclure l'étude des chants traditionnels, l'invention d'œuvres nouvelles (plus romantiques, moins patriotiques), le visionnement de films documentaires ou de docu-fictions. Les supports vidéo varient quant à la forme et au fond, d'un ancien film de vingt minutes enchaînant des gravures commentées par une voix off (l'histoire factuellement racontée) à des vignettes de cinq minutes plus récentes, restituant « l'Escalade par ceux qui l'ont vécue » (l'histoire subjectivement éprouvée). Donner la parole à certains personnage (la Mère Royaume, le Duc de Savoie, le pétardier Picot...) permet d'incarner les péripéties étudiées, mais aussi de faire évoquer aux acteurs, par effet de distanciation, les écarts possibles entre récit légendaire et récit historique ou (comme le dit le Plan d'études romand) entre mythe et réalité. Si les pratiques ordinaires ont tendance à entretenir la tradition, les prescriptions suggèrent de l'interroger davantage. D'un côté une logique de socialisation, où les croyances, les normes et les valeurs locales doivent contribuer à forger une identité commune. De l'autre une intention que certains sociologues appellent de *subjectivation*, où les jeunes gens doivent s'affilier à leurs aînés de manière critique, en secondarisant le monde dont ils héritent pour y conjuguer attachement affectif, libre arbitre et autonomie. Dans ce cas, l'enjeu devient moins de consacrer les mythes que d'apprendre à s'en méfier : si l'Escalade genevoise est si belle à fêter, est-ce parce que Genève est grande ou parce qu'elle aime se le raconter ?

Deux récits plutôt qu'un ?

À la limite, deux options peuvent s'opposer : soit l'école et les enseignants « racontent l'histoire » (celle de l'Escalade genevoise, de la naissance de la Suisse ou de la colonisation des pays du Sud par ceux du Nord), et ils courent le risque d'imposer une version du récit à prendre ou à laisser ; soit ils renoncent à « prétendre à la vérité », et le danger devient d'édulcorer la mémoire collective au profit de débats sans fin sur les savoirs qu'il vaut la peine de partager. D'un côté le dogmatisme, de l'autre un relativisme s'érigeant paradoxalement en nouvel intégrisme. Le problème peut se poser en histoire, mais aussi en sciences naturelles (peut-on asséner le darwinisme ?), en langues (qui définit le beau parler ?) ou en mathématiques (servent-ils à penser ou à sélectionner ?). Comment sortir du dilemme ? On pourrait certes ajouter des affirmations aux affirmations, par exemple en expliquant aux élèves que les historiens savent ce qu'ils disent parce qu'ils ont enquêté, croisé les sources, démêlé les mythes et la réalité : c'est leur travail, à nous de nous y fier. Mais faut-il une fois de plus croire le maître sur parole en partant du principe que c'est lui le savant et qu'il nous évite ainsi de douter ? Option commode mais prônant moins l'entendement que la docilité. Saint-Augustin se demandait au contraire « qui donc chercherait le savoir de manière si insensée qu'il envoie son fils à l'école pour apprendre ce que pense le maître ? » Un écolier sensé ne vient pas en classe pour savoir ce que sait son enseignant, mais pour savoir *tout court*, donc forger son jugement grâce à lui : former ses propres compétences de discernement, questionnement, recherche, observation, comparaison, expérimentation, vérification, discussion, compréhension... Impossible d'apprendre pleinement l'histoire (ou les sciences, ou les langues) sans apprendre un peu de l'activité de l'historien (de la chercheuse, de l'oratrice ou de l'écrivain). Et si les professionnels croisent leurs sources, pourquoi ne pas les croiser dès l'école aussi, de manière certes adaptée, transposée, *didactisée*, mais permettant par là même d'accéder à des démarches de pensée de plus en plus élaborées ? On trouvera en fin de texte un lien vers une version genevoise du récit de l'Escalade (celle du pasteur de Saint-Gervais Simon Goulart), puis une version savoyarde présentant les faits et leurs causes d'une autre façon (un courrier du Duc de Savoie au Comte de Tournon). Les causes du conflit, les droits des parties, leur justifications religieuses, les circonstances de l'affrontement, ses aléas et son bilan humain sont tous sujets à caution. Par la comparaison des deux narrations, au besoin raccourcies et simplifiées en fonction du degré, l'enseignant et ses élèves peuvent combiner les deux registres de la réception critique des subjectivités (genevoise et savoyarde) et de la production compétente d'un savoir objectivé : un savoir crédible parce qu'émanant moins d'une théorie toute faite que d'un travail de théorisation pratiquement expérimenté. Si les mémoires diffèrent, demandons-nous en quoi et pourquoi elles le font : qui pourrait se tromper, mentir, travestir les faits, à quelles fins, pour quelles raisons, pour conforter quelles positions, revendiquer quelle supériorité, préparer peut-être quelles autres confrontations ? Les conflits cognitifs ne se dénouent qu'en mutant en questions partagées, sources d'un savoir mutuellement établi. Comment aboutir à cette culture commune si la pluralité des points de vue n'est pas à la fois affirmée *et* relativisée ?

Éduquer à quelle-s citoyenneté-s ?

En démocratie, l'histoire et son enseignement sont au cœur de débats plus ou moins bien engagés à propos du lien social, du vivre-ensemble, de la civilité, de l'identité nationale ou de la citoyenneté mondiale. Quels élèves l'école doit-elle former ? Quels citoyens ces élèves doivent-ils, peuvent-ils et voudront-ils devenir ? Pour bâtir quelle cité ? En triant comment entre les lumières et les noirceurs du passé ? Ces questions peuvent autant faire la richesse que le fardeau de l'enseignement de l'histoire, à Genève et ailleurs puisque tous les groupes humains peuvent hésiter entre singularité et universalité, entre-soi et hospitalité. En entretenant

le roman national, en superposant faits et affects dans un récit unilatéral, l'école publique peut participer à l'attachement citoyen, à la cohésion de la communauté, au patriotisme, mais aussi à l'exacerbation des nationalismes. En escamotant au contraire les conflits, les questions qui fâchent, l'établissement de la vérité, elle peut prêcher la tolérance et la convivialité, mais en livrant la conscience des élèves aux vendeurs de fables et d'illusions écumant les réseaux sociaux. Ce n'est qu'en confrontant les narrations qu'elle est fidèle à sa mission : celle de ranger les chroniques sous le savoir historique, ce récit de second niveau opposant les fiertés pour leur apprendre réalisme et décentrement. En entraînant les élèves à comparer les points de vue, à croiser les versions, un enseignement interrogatif de l'histoire remet les pseudo évidences en perspective : il objectivise les événements, il participe à la formation de citoyens socialement intégrés parce qu'intellectuellement émancipés, soucieux et capables de réflexion quant aux événements du monde et à ce que leur en disent les leaders d'opinion. Nous vivons une époque où l'humanité cherche sa route entre intégrismes et globalisation, éclatement et fédération des États-Nations. Cette tension pourrait mener à des déflagrations, mais aussi à l'invention d'un multilatéralisme raisonnable car raisonné : ce qui fait, il est vrai, un nouveau mur à escalader.

En savoir plus :



Heimberg, Ch. (2002). *L'histoire à l'école. Modes de pensée et regard sur le monde*. Paris : ESF.

Fink, N., & Panagiotounakos, A. (2016). Enseigner l'histoire à l'école primaire genevoise. Etude de cas dans le contexte de l'introduction du nouveau plan d'études romand. In M.-A. Ethier et E. Mottet (Ed.). *Didactiques de l'histoire, de la géographie et de l'éducation à la citoyenneté. Recherches et pratiques*. (pp. 85-99). Bruxelles : De Boeck. URL : <https://orfee.hepl.ch/handle/20.500.12162/801>

Une version genevoise du récit

Simon Goulart, 1603 : *Vray discours de la miraculeuse délivrance envoyée de Dieu à la ville de Genève le 12 jour de décembre 1602*. Déposé à la Bibliothèque de Genève, Cth 3061, Gf 1330. URL : <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-50527>

Une version savoyarde du récit

Charles-Emmanuel 1^{er} de Savoie, 1602 : *Lettre au Comte de Tournon*. Déposée aux Archives du Vatican, Nunziatura Svizzera, vol. 8, f 362. URL : <http://www.education-nouvelle.ch/escalade1602/>